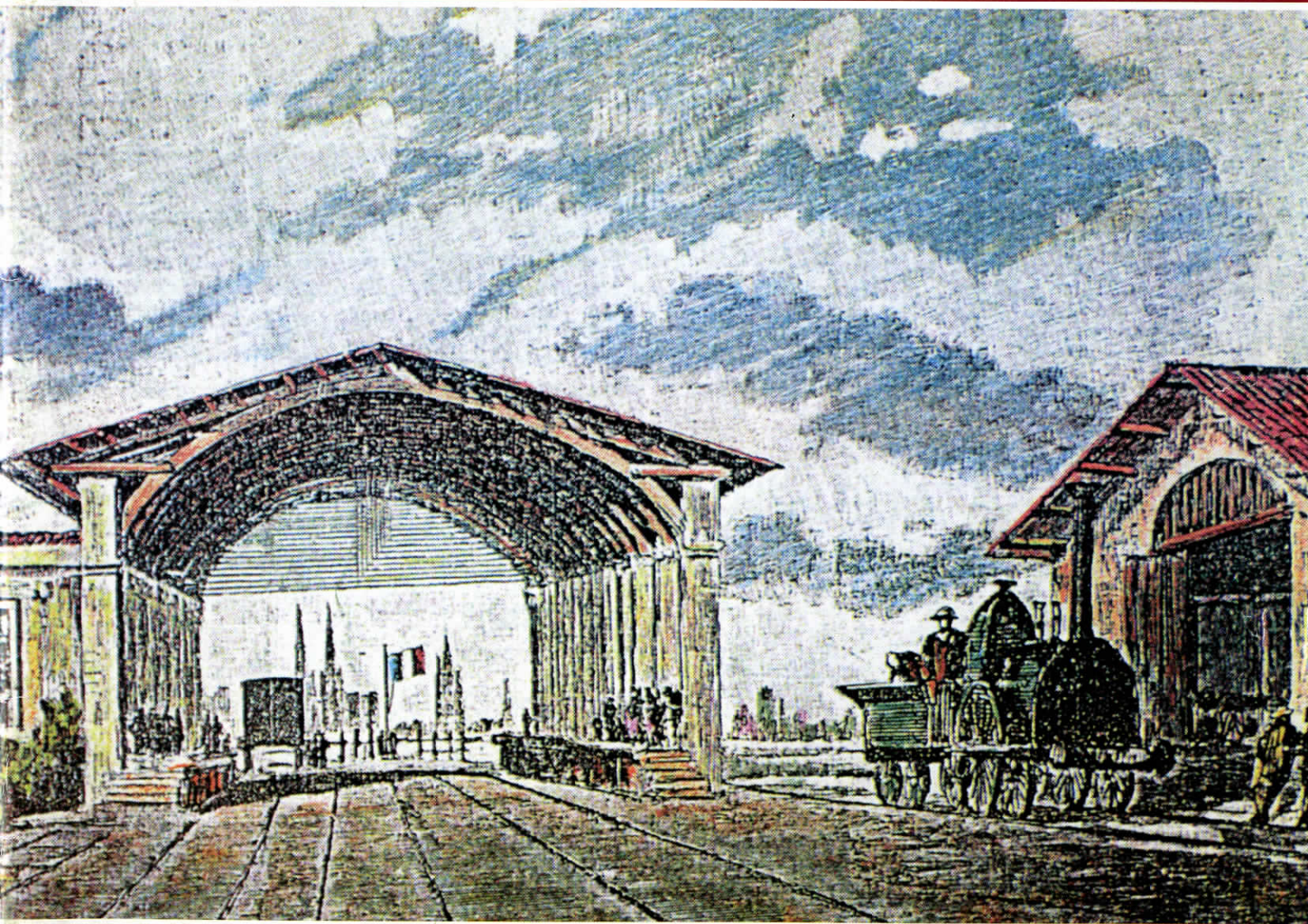


empreintes

du XX^e siècle

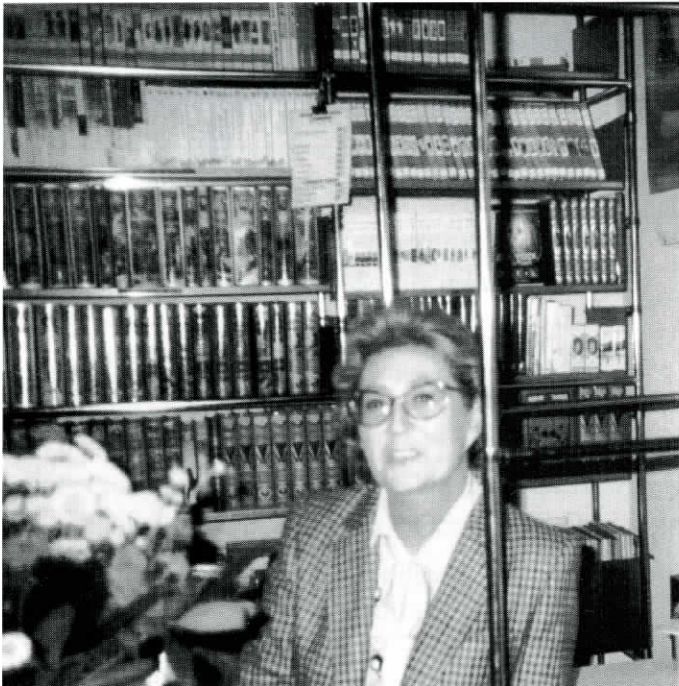
MEMOIRE D'HIER
ET MEMOIRE DE DEMAIN



Gare de Bordeaux - Segur en 1841

LA MEMOIRE DE BORDEAUX
DE LA COMMUNAUTE URBAINE ET DE SES COMMUNES

L'art d'être libraire



Nicole Petiteau encadrée des rayonnages accueillants de la librairie "Italiques", en 1985 cours Georges Clémenceau à Bordeaux

Quand il s'agit d'une libraire, il est tout à fait naturel pour raconter sa carrière professionnelle, d'en... feuilleter les chapitres ; en ce qui concerne Nicole Petiteau, c'est effectivement l'image qu'on retient de cet interview d'elle par Eric des Garets, Président du groupe "Métiers du livre" de La Mémoire ou, plutôt, de la conversation avec lui qu' "Empreintes" publie dans ce numéro 25.

Nicole Petiteau, si l'on peut dire, n'a pas tardé à entrer en librairie comme on entre en religion : à peine avait-elle passé son bac littéraire à Auch et bien qu'elle ait rêvé comme son illustre compatriote d'Artagnan, de "monter" à Paris, son père lui offrit dans sa ville natale "la librairie de Gascogne" qui ne tarda pas à devenir un rendez-vous familier pour ses anciens professeurs, pour ses nouveaux amis de la Bibliothèque Municipale et beaucoup de gens auxquels, déjà, elle s'efforçait de donner le goût de la lecture.

La jeune Nicole ne se contentait pas en effet de rester les deux yeux dans la même reliure ; elle cher-

chait à innover, à animer et avait même entrepris, pour affermir sa culture, de suivre des cours d'édition et de librairie par correspondance.

Des raisons familiales tracent ensuite pour elle un itinéraire qui, en 1952, la conduit à Bordeaux où, avec sa mère et sa sœur, elle va tenir pendant six ans "Les lettres persanes" rue Judaïque où un dessin dédicacé de son "maître à penser" Jean Cocteau, exposé dans la vitrine, attira l'attention sur ce magasin qui, grâce à la vitalité créative de Nicole Petiteau devint une sorte de cercle littéraire que se plaisait à fréquenter tout ce qui, à Bordeaux, aimait tenir une plume sans oublier beaucoup de gens de théâtre et de peintres formant tous un groupe éclectique et foisonnant.

Finalement, le rêve de la jeune lycéenne se réalise puisque dans les années 60 elle monte à Paris pour rester plusieurs années, précisément, à "la librairie de Paris", place Clichy ; elle ne manque pas de s'y agiter et de s'intégrer utilement à cette enseigne d'une importante notoriété : non seulement d'illustres écrivains, comme Jacques Prévert, connaissaient l'adresse, mais aussi des confrères qui viennent prendre de la graine dans cet espace d'un nouveau style.

Le tour de France continue ensuite : il passe par Aix-en-Provence, La Rochelle et Toulouse avant Bordeaux où elle avait fait une brève étape avant de prendre en 1973 la direction de Flammarion, une véritable institution où son dynamisme et son sens de la communication vont à nouveau faire merveille.

Rien de ce qui touche à la culture n'échappe à sa curiosité ; une curiosité active qui l'amène ainsi à soutenir "Les nouvelles conférences" de Jean-Marie Planes, "Les nouvelles études féminines", le premier "Salon du livre" à Pessac ; à applaudir la naissance de Sigma, du C.A.P.C. dont elle créa la librairie et à s'occuper ... accessoirement des relations France-Grèce.

On comprendra que la conversation avec Eric des Garets, à laquelle participait Pierre Botineau, Conservateur Général de la Bibliothèque, n'est qu'un rapide croquis de la passion de cette infatigable bibliophile.

J. L.

L'ART D'ÊTRE LIBRAIRE



*Réception du jour de l'an 1982 à la librairie Flammarion :
Nicole Petiteau reçoit Jacqueline du Pasquier et Philippe Maffre.*

Eric des Garets : Quelle est selon vous l'évolution de la librairie ?

Nicole Petiteau : Jusque vers 1960, c'était une grande famille dont les membres se rencontraient tous chez Hachette, rue Porte-Dijeaux, pour faire leurs achats et "tout cela était fort aimable". Ensuite tout évolue par rapport à l'extension qu'a prise la librairie Mollat. Avec l'instauration du prix libre, les petites et moyennes librairies n'ont pas pu suivre cette évolution. Ainsi, les dernières qui accueillaient la clientèle et où se passaient des échanges ont disparu.

E d G : Quel regard portez-vous sur le "Bordeaux littéraire et culturel" d'hier et d'aujourd'hui ?

N.P. : La clientèle bordelaise est "aussi évoluée, aussi curieuse et aussi au courant" que celle de Paris. Il y a cependant deux genres de bordelais :

"Les bordelais assez conventionnels, assez conformistes avec une culture bien classique" et les autres, les découvreurs. Ce que j'ai regretté à la fin de mon métier de libraire d'art, c'est le manque de temps que l'on peut consacrer à des discussions, des échanges avec les clients, souvent fort cultivés. Peut-être même le bordelais a-t-il plus de recul que le lecteur parisien.

E d G : Selon vous, le développement de la politique culturelle à Bordeaux (depuis les années 70) entretient-elle des répercussions dont bénéficie la librairie ?

N.P. : Si les bordelais sont un public cultivé, c'est qu'il y a un climat culturel favorable. Rappelons de multiples

activités et institutions culturelles comme le Grand-Théâtre, la Bibliothèque de Bordeaux ou Sigma qui a fait un travail extraordinaire. Le libraire a beaucoup bénéficié de cette ville qui bougeait. De plus, pour moi, le libraire doit faire preuve de simplicité, d'humilité car il doit s'employer à refléter ce qui se passe dans sa ville. Par exemple, je lis chaque jour le "Sud-Ouest" !

E d G : J'ai le sentiment que les partenaires culturels se côtoient moins qu'ils le faisaient à une certaine époque, notamment grâce à Sigma ou à d'autres manifestations, qu'en pensez-vous ?

N.P. : Je partage ce sentiment car il y a des problèmes matériels sérieux à Bordeaux depuis un certain temps.

*Séance de signature de Jean-Pierre Bériac
et Philippe Maffre présentant leur ouvrage
"Bordeaux néo-classique".*



L'ART D'ÊTRE LIBRAIRE

Peut-être aussi un phénomène d'usure entre-t-il dans cette dispersion, usure due aux médias, à la télévision, au règne de l'image. Ainsi est-on très sollicité, très éparpillé et on n'a plus le temps de...". Mais cette usure n'est-elle pas obligatoire et irréversible ? Il est très difficile de maintenir constamment en éveil l'intérêt et la curiosité des gens. Souvenez-vous des expositions d'été de Gilberte Martin-Méry, remarquables et didactiques, et qui ont attiré tant de visiteurs à Bordeaux. Depuis quelques années d'autres expositions ont lieu mais elles n'atteignent pas cette dimension. Il en va de même du Mai Musical qui a perdu de son flamboyant et dont on attend maintenant le retour.

E d G : Il y eut là un choix municipal ; le temps des festivals et ensuite priorité du choix politique, accordé aux institutions et aux organismes.

Pierre Botineau : Quel est votre regard sur l'édition bordelaise ?

N.P. : N'étant pas bordelaise d'origine et ayant beaucoup bougé, je n'étais pas très attentive à l'édition bordelaise. J'ai donc du mal à répondre à votre question, cependant je trouve que l'édition bordelaise s'est beaucoup enrichie surtout dans sa forme, son esthétique. Je pense aux éditions Michel, Confluences ou Le Festin, mais il y en a d'autres. Aujourd'hui les jeunes éditeurs ont acquis une dimension nationale, qui n'a plus rien de provincial.

E d G : Il y a en effet un boum des éditions régionales depuis 1974 et qu'on n'explique pas uniquement en termes techniques (informatisation). Il y a eu l'émergence de maisons d'édition parce que les gens pensaient qu'ils pouvaient aussi bien éditer à Bordeaux qu'à Paris mais de façon différente ; d'autre part en prenant compte des secteurs de l'édition à risques, littéraires ou poétiques et d'autres part parce qu'il y a eu le développement de l'édition régionaliste.



Avec Albert Rèche et Bernard Delvaile, librairie Flammarion, 1983



Les traditions des réceptions du jour de l'an se poursuivent à la librairie Italiques : en 1985 Nicole Petiteau accueille ses invités, Jean-Claude Lasserre, Philippe Maffre et le personnel.

Peut-être pouvez-vous comparer l'édition bordelaise avec celles de Lyon, d'Aix-en-Provence ou de Toulouse, ville où vous avez exercé votre profession ?

N.P. : J'étais dans des librairies presque plus parisiennes que provinciales, notamment chez Flammarion, il m'est donc difficile de répondre à votre question. Ce qui m'avait frappé dans l'édition bordelaise, c'était la carence de certains titres d'ouvrages d'art en architecture ou en histoire bordelaise du XVIII^{ème} siècle. Lorsque j'ai créé la librairie du musée d'Aquitaine où je suis restée 3 ans et que j'ai dû faire une bibliographie et un stock, le passé bordelais était fort peu représenté. Actuellement, il n'y a plus d'ouvrage global sur Bordeaux au XVIII^{ème} siècle. Pourtant la demande est là ; constante et quotidienne. Je vous assure que les éditeurs bordelais devraient se lancer.

E d G : Le problème, c'est que ces livres sont coûteux et que les éditeurs ne sont pas riches. Il y a cependant émergence d'éditeurs (voir Le Festin ou Confluences) qui survivent tant bien que mal mais qui survivent. Beaucoup de choses restent à faire. En fait, le problème vient de ce que les éditeurs locaux n'ont pas les moyens, tandis que les éditeurs parisiens ont peur de la province ! Il y a un public mais il est moins important qu'on pourrait le penser. La possibilité de chercher d'autres partenaires pour éditer est parfois envisagée, comme la souscription mais cela ne marche pas dans tous les cas.

N.P. : Je pense qu'il y a eu appauvrissement des librairies. Celles qui restent sont en situation dominante, ce qui est délicat pour les souscriptions parce que seules les petites ou moyennes librairies ont le temps de se consacrer

L'ART D'ÊTRE LIBRAIRE

à cette méthode de vente. Ces affaires sont devenues trop énormes ; comme disait Cocteau, "c'est la lutte du pluriel contre le singulier" ! Ainsi il reste peu de vrais libraires. Tout le monde fait des fiches, l'ordinateur c'est la réponse à tout, ce qui est dangereux. A la fin de ma carrière, je ne pouvais plus former mes libraires, ils avaient les yeux sur l'écran. Ils tapaient et avaient la réponse, mais sans en apprécier le contexte... Je leur disais : ouvrez les livres, rangez-les, ayez un contact physique avec eux. Le livre est devenu une entité et les vendeurs sont ainsi dans l'abstraction la plus totale. Aujourd'hui, dans les grandes librairies, plus rares sont les vendeurs qui aiment vraiment le livre. Le livre ne leur parle pas car ils sont pris par le quotidien. Tout est soumis à la gestion et à la rentabilité, or il faut qu'il y ait les deux aspects. Pour moi, l'amour des livres c'est un partage, un échange. Heureusement il y a les bibliothèques pour conserver les livres épuisés. Ce qui est frappant depuis 10-15 ans c'est la carrière éphémère des livres et le choix des éditeurs. Chez certains libraires on ne reçoit les représentants que pour travailler les nouveautés. Le catalogue n'est plus consulté, ce qui entraîne un appauvrissement : comment peut-on se souvenir de tous les livres sortis si on n'a pas leur titre devant les yeux, au détour d'une page ? Pourtant le public, lui, semble moins limité qu'avant, plus demandeur, plus friand et plus attentif. En fait le libraire est à présent plus un gestionnaire qu'un passionné des livres.

De plus, si les médias ne parlent pas d'un livre à sa sortie, celui-ci ne fera pas carrière, qu'en pensez-vous ?

E d G : Il y a un auto-entretien au niveau de la critique littéraire qui fait qu'on parle toujours des mêmes livres ; par contre les effets bénéfiques d'un article sur un livre ne sont pas toujours évidents, ça peut fonctionner comme ne pas fonctionner. Parfois, au contraire, des livres d'inconnus sortent et marchent. Pourquoi ? Il y a une moindre confiance en la presse. Parfois un article sur un livre paru au Monde ou à Libération ne générera pas une vente considérable. Seules un peu moins de cent librairies françaises font un effort pour promouvoir des livres difficiles. Les librairies ne sont pas des activités très rentables et sont souvent condamnées, par manque d'argent, au non renouvellement de bail. La loi Lang n'a pas suffi à enrayer ce mal des librairies. Heureusement, par l'achat de nombreux livres les bibliothèques représentent un poids non négligeable dans l'économie du livre.



*A la librairie Mollat,
avec Denis Mollat (1994)*